

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

LE BOURHIS

Pages oubliées

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 186-188

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

PAGES OUBLIEES

Le mois de juin est le mois du Sacré-Cœur. Nous remplaçons, à cette occasion, les « Pages oubliées », par une lettre d'un élève de Rhétorique, adressée, voici quelques années, à un de ses maîtres. Il en est sans doute de plus belles, mais pas de plus touchante, c'est le cri sincère d'une âme reconnaissante qui veut faire partager le bonheur qu'elle éprouve en montrant le chemin du Tabernacle.

Bon-Père,

Je suis heureux à la pensée que mes petites confidences vont vous fournir une nouvelle occasion de bénir le bon DIEU et de glorifier son Très-Saint-Sacrement.

Avant d'entonner mon *Magnificat*, je vous dirai en quelques mots qui je suis : vous jugerez s'il y a en moi plus de l'ange que du démon, quand la vertu de DIEU ne m'influence pas.

Pour vous décliner tous mes titres, je suis élève de rhétorique, bachelier en formation, membre depuis cinq ans d'une Congrégation de la Sainte Vierge, et, malgré tout, le plus indiscipliné des collégiens à mes heures. Par nature, j'aime le bruit et le désordre, et, sinon la libre pensée, du moins la libre action ; oui, sans être obstinément têtue, j'aime bien, j'aime trop agir à ma tête ; et cela est d'autant plus déplorable, que cette tête est quelquefois aveugle et folle conseillère. Puis, si vous dorez tout cela d'un orgueil qui est moins de la fierté qu'une petite vanité, vous aurez à peu près la perspective de ce qu'est le personnage qui vous parle. Vous voyez donc qu'il y aurait là, qu'il y a là l'étoffe d'un mauvais garnement.

Mais DIEU veille sur moi ; et si moi je ne suis pas maître de ma nature, lui a tout pouvoir sur elle, selon l'abandon que je lui ai fait de ma faible volonté. Mes bons directeurs m'ont conduit doucement au Tabernacle, et, de progrès en progrès, en sont arrivés à me faire aimer la communion quotidienne : depuis bientôt un an, je suis l'hôte quotidien de Notre-Seigneur. Vous pouvez penser que mon démon n'y tient plus, et qu'il doit perdre du terrain de jour en jour : mais j'y viendrai plus tard ; j'aime mieux causer tout de suite avec vous des douceurs qu'a pour moi la sainte communion.

Il y a une pensée qui me réjouit chaque fois que je m'approche de la sainte Table, c'est que je sais tout le plaisir que Notre-Seigneur, si bon, va en avoir. C'est toujours par cette impression que mon cœur s'ouvre aux effusions de la charité : je vais à la communion parce que je sais réjouir par là le Cœur de DIEU ; c'est la raison première qui me fait tenir à cet acte pieux, et celle qui me pousse à offrir souvent mes communions dans un but de réparation.

Quand une fois je me suis enfermé avec Notre-Seigneur dans mon petit sanctuaire intérieur, après l'avoir adoré je lui expose nettement ma situation : si elle est nécessaire, je le prie d'y porter remède ; si

elle est prospère, je lui en rends grâces ou je lui en rapporte la gloire.

Ces civilités remplies, comme je ne veux pas que la sainte communion se borne pour moi à une simple formalité de piété, et comme je veux que toute ma conduite atteste que j'ai reçu mon DIEU, je lui demande qu'il me permette de lui faire honneur, et, pour cela, que pendant toute la journée ma pensée soit remplie de sa sainte présence ; car malheureusement, à cause du caractère attachant des études auxquelles je me livre, je suis trop enclin à l'oublier.

Ceci fait, je lui laisse la parole et je l'écoute. Souvent, tandis que je prêtais l'oreille à cette petite voix intérieure qui ne savait pas gronder, mais encourager, j'ai recueilli quelques pensées pieuses ou naïves que j'ai eu soin de conserver, précieux souvenir auquel je ne reviens jamais sans émotion. C'est ainsi que, depuis un an, je vis dans l'intimité de Notre-Seigneur.

Il vous importe peut-être, bon Père, de savoir quels fruits j'ai retirés de la participation quotidienne à ce sacrement, conservateur ou régénérateur de tant d'âmes. Ne croyez pas que ce long usage de la sainte communion m'ait fait donner dans le mysticisme, ou que j'y aie pris l'habitude et l'état d'une piété angélique. Non, ma foi a le caractère de la foi de ma race : c'est une fois rude, une piété un peu concentrée, qui n'aime pas tant des démonstrations de sensibilité qu'un attachement sincère — et prêt à l'action, — à la grande cause que cette foi a embrassée.

Déjà, plus que tout autre peut-être, j'ai entendu bien des propos, bien des discours propres à battre en brèche mes croyances. Quelque habiles que fussent ces attaques, je dois à la grande bonté de DIEU de déclarer qu'elles n'ont jamais soulevé le moindre doute dans mon esprit, mais qu'au contraire elles m'ont affermi dans mes convictions. Oui, plus j'ai vu ma religion attaquée, plus j'ai senti que j'y étais attaché, plus j'ai senti que j'étais fait pour elle. J'ai conçu un véritable enthousiasme pour ceux qui, d'une manière ou d'une autre, se dévouent à la défense ou à la glorification de la religion, cause que je regarde comme la plus sainte des causes. La religion et la Patrie posséderont ma vie : c'est le désir de les servir efficacement qui soutient mon énergie dans mes études. Mes principes là-dessus, sur la religion surtout, sont si absolus, que je ne souffre pas la contradiction et que je prends feu au moindre mot qui les blesse. Et voilà bien ce qu'avec moi vous attribuerez aux élans chevaleresques dont l'Hostie sainte a le secret.

Mais je n'ai pas tout dit ; il est un point délicat qui me reste à éclaircir : quoiqu'il soit plus intime que tout autre, je ne crains pas de vous en parler. Il serait bien infâme, à moi que le CHRIST a particulièrement favorisé, à moi qui dois soutenir l'honneur d'une si grande cause, de sacrifier au vice qui souille et déshonore. Aussi le bon DIEU ne l'a pas voulu : il m'a épargné les grandes tentations, et sa grâce m'a assisté quand il en a été besoin. Voilà certes, bon Père, un effet que vous apprécierez bien. J'irai même plus loin : je vous dirai que DIEU m'a donné une horreur profonde pour tout ce qui, de près ou de loin, est contaminé par le vice, à tel point que j'ai toujours le mot de « canaille » à la bouche si un malheureux tient en ma présence des propos inconvenants.

Le sentiment est bon, me direz-vous. Ce qu'il y a de bon, je le dois à DIEU ; mais il me faut confesser que j'ai exagéré parfois et qu'il eût mieux valu pour moi être plus indulgent envers quelques-uns que j'ai maltraités sans pitié. Quoi qu'il en soit, je vous en laisse juge, bon Père.

Maintenant, le plus important est dit ; mais peut-être ne trouverez-vous pas superflu que je vous parle du profit temporel dont m'a fait bénéficier la sainte communion. Vous devinez bien que je veux parler de mes études. Malgré des facultés intellectuelles relativement peu développées, je suis arrivé à couvrir ma nullité et même à faire dans ma classe assez bonne figure, et cela uniquement grâce aux bénédictions que la sainte communion a attirées sur mes études. Je tiens à le déclarer ici : car assurément la somme de travail que j'ai fournie n'aurait pas suffi, sans un secours surnaturel, à racheter ce qui me manquait du côté de l'intelligence. C'est là un fait dont je puis me vanquer de plus en plus.

Voilà, bon Père, ce que je voulais vous dire à la gloire du Très Saint-Sacrement : bien sûr, je ne suis pas une exception dans le monde des jeunes gens qui communient souvent, et je suis persuadé qu'en toutes les âmes la sainte communion a même efficacité.

La sainte communion me fait désirer de plus en plus d'être un bon catholique. Je tiens à ce titre parce qu'il est persécuté et qu'il s'associe à tout ce qu'il y a de beau et de grand dans le monde. Puissé-je y tenir toute ma vie ! DIEU le veuille ainsi, et que les bonnes prières de mes directeurs et de mes amis me conservent à lui jusqu'à mon dernier jour.

Bon Père, a vous de dire l' « Ainsi soit-il ». LEBOURHIS.